

io n°115

Festival d'Avignon

Julie Deliquet — Milo Rau — Maud Blandel — David Geselson
Carolina Bianchi — Hillel Kogan — Marion Duval — Taiwan Week



© Daniel Wagener

LA RÉGION HAUTS-DE- FRANCE EN AVIGNON

collectif l a c a v a l e - **L'âge de nos pères**
Compagnie Chaabane - **Ma part d'ombre**
Compagnie Infra - **Poussière**
Compagnie LaZlo - **Macha**
Compagnie Le Compost - **La Trouée, road trip rural**
Compagnie Protéo - **La Joie !**
Compagnie Zapoï - **Zèbres**
Diptyque Théâtre - **Aveux**
Les Oyates / Cie Marie Levavasseur - **L'Affolement des biches**
Sama Compagnie - **Douchka**

DU 7 AU 29 JUILLET 2023

Toute la programmation sur       

hautsdefrance.fr



Région
Hauts-de-France

ÉDITO

JEU ET VERTIGE

En 1958, dans « Les Jeux et les Hommes », sous-titré « Le masque et le vertige », Roger Caillois se démarquait de l'essai séminal de Johan Huizinga, paru vingt ans plus tôt, en apportant une classification désunifiant la chose ludique. Sa typologie quaternaire y distinguait les dimensions de ce qu'il nommait « l'agôn » (la compétition), « l'alea » (la chance), la « mimicy » (le simulacre) et « l'ilinx » (le vertige). Ces dimensions, le théâtre les a faites siennes depuis l'origine. L'agonistique n'est d'ailleurs pas réservé aux seuls dilemmes tragiques : c'est le conflit intérieur du spectateur qu'il entend bien dévoiler ; quant à l'alea, elle est cette incertitude fondamentale qui est source de l'unicité fondamentale de l'expérience théâtrale. Proposition : et si le théâtre était un objet ludique dans lequel les joueurs ne sont pas les acteurs mais les spectateurs ? Cette homonymie du « jeu » des comédiens, du « *all the men and women merely players* », serait alors un leurre utile. Dans le cercle magique du jeu, le théâtre est même, littéralement, un jeu de société, détournant la violence et la confrontation vers la parole : la catharsis n'est pas qu'une purgation psychique collective, c'est aussi

le phénomène d'expérimentation du procédural social, de la mise en scène des règles du jeu devant ceux sur lesquels elles s'imposent. De ce dispositif si singulier, le metteur en scène est bien le *magister ludi*. Le spectateur est joueur pas simplement en tant qu'il partage l'auctorialité - concept un peu trop à la mode dans l'ère post-théâtrale, renforcé par les nouveaux dispositifs du théâtre dit « immersif » -, mais de façon plus naturelle encore, par sa simple intervention quantique, qui fait de l'observateur une donnée même de la chose observée. Sur cette résonance dialectique entre le théâtral et le ludique, Nietzsche a dit l'essentiel : « Seuls le jeu de l'artiste et le jeu de l'enfant peuvent ici-bas croître et périr, construire et détruire avec innocence. C'est l'instinct du jeu sans cesse réveillé qui appelle au jour des mondes nouveaux. » Est-il besoin d'ajouter que le vertige issu de ces mondes, à Avignon et ailleurs, s'étend dans l'infini des possibles ?

La rédaction

SOMMAIRE

FOCUS PAGES 4-8

Julie Deliquet : *Welfare*

Milo Rau : *Antigone in the Amazon*

David Geselson : *Neandertal*

Maud Blandel : *L'Œil nu*

Carolina Bianchi : *A Noiva e o Boa Noite Cinderela*

Hillel Kogan : *Thisispain*

DÉTECTIVES SAUVAGES PAGES 10-11

Le Beau Monde, Welcome, Pour un temps soit peu

REGARDS PAGES 12

Marion Duval : *Cécile*

Julien Fournet : *Lumen texte*

TRIBUNE PAGE 14

L'affaire Lupa : qui a peur des maîtres anciens ?

HUMEUR PAGE 16

Sélections fictives

TRIBUNE PAGE 18

Centre des Arts de la Parole

REPORTAGE PAGE 19

Taiwan Week



TAIWAN
IN
AVIGNON
2023

7 > 29 JUILLET 2023

RENDEZ-VOUS FESTIVAL
DES ARTISTES TAÏWANAIS

■ Théâtre La Condition des Soies
relâche les mardis 11, 18 et 25 juillet
Réservation : 04 90 22 48 43

■ Rouge Gorge Théâtre
relâche les mercredis 12, 19 et 26 juillet
Réservation : 04 84 51 24 34

FLOW 13h25
Birdy 15h15
Sakero 16h35

Circus as Folks 22h50

IN
WELFAREMISE EN SCÈNE JULIE DELIQUET
COUR D'HONNEUR DU PALAIS DES PAPES À 22H JUSQU'AU 14/07

« Adaptée d'un documentaire de l'oscarisé Frederick Wiseman, une journée particulière dans la vie de quinze héros du quotidien, qui slalome entre action, attention, absurde et tragique. »

LA VIE SOUS LA PIERRE

— par Pierre Lesquelen —

Une inquiétude précédait cette adaptation de « Welfare » : le bloc aride de réel qu'avait façonné le documentaire de Wiseman en 1973 allait-il tourner théâtralement au naturalisme sur-incarné et édifiant, au drame socialo-choral comme en raffolaient Edward Bond ou Lars Norén dans les années 1990 ?

Si le spectacle de Julie Deliquet ne détrompe pas cet a priori, c'est bien cette dramatisation sans gêne du document, contraire aux expérimentations actuelles et précautionneuses d'un certain théâtre du réel (celui de Milo Rau en particulier), qui fait la paradoxale et malgré tout vulnérable radicalité de « Welfare ». Deliquet assène effectivement un geste a priori inconvenant, et ce à double égard. D'abord éthiquement : le processus de fictionnalisation (hissement des personnes originelles en personnages, composition des trajectoires individuelles) et de théâtralisation du documentaire (choix d'un autre espace unitaire que dans le film, un gymnase, et d'une dramaturgie quasi tripartite) n'est jamais situé, coordonné, problématisé. Celui-ci s'impose sans aucun seuil. Il faut alors accepter cette dévoration du réel par les signes mimétiques du théâtre sans trop crier à la récupération et à l'inauthentique, au risque d'une coupure immédiate avec la représentation. S'ajoute à cela une audace esthétique de circonstance :

la cour du palais des Papes n'est pas seulement désacralisée par les vies invisibles qui s'y révèlent mais drastiquement niée. Et ce parce que la scénographie indicielle, au prosaïsme flashy, conçue par Zoé Pautet et Julie Deliquet elle-même, n'épouse pas l'architecture lapidaire mais l'occupe sans façon. Par cet espace qui relève davantage du décor que du dispositif – il n'agit d'ailleurs pas beaucoup sur les corps en présence –, le naturalisme fait littéralement effraction, rêvant de rendre à cette cour, comme l'écrit Deliquet, une « fonction sociétale ». Promener un tel miroir dans la forteresse avignonnaise, hantée par les grands mythes et les vies dantesques (à l'exception peut-être des ouvriers de « Par les villages » en 2013, le lyrisme en plus), aura-t-il suffi à y faire grouiller cette vie marginale qui manquait à ses pierres ?



Naturalisme et idéalisme n'ont jamais fait bon ménage

La réponse est retorse, car elle peut dépendre d'abord de la position occupée par chaque spectateur-riche dans un gradin qui transforme avec la hauteur – cela a été notre expérience – ce milieu de vie brute en tableau engoncé et lointain, en pure représentation qui détruit l'empathie et a fortiori le surgissement cognant du réel. Ces justifications

matérielles mises à part, l'impasse représentative semble aussi inhérente au processus dramaturgique. Le documentaire de Wiseman faisait surgir un je-ne-sais-quoi de théâtral dans tous ces parcours minés par le kafkaïsme du centre social, parcours devenant souvent malgré eux – cela faisait l'humour épisodique du film – des « dramacules » improvisés. Voilà pourquoi Wiseman a peut-être évoqué, à la metteure en scène notamment, le rapprochement possible de son œuvre avec le théâtre. Sauf que la transposition scénique produit une dynamique contraire. L'écriture des trajectoires et la distance physique avec les acteur-riche-s augmentent cette dramaticité indirecte du matériau, mais estompent du même coup le grain indomesticable et aléatoire de réel qui insistait à l'image et contestait le cadrage. Force dissensuelle sans équivalent scénique ici. En conséquence, les parcours individuels se décrivent plus qu'ils ne se vivent, se racontent plus qu'ils ne se montrent. Rien d'étonnant alors d'aboutir à la critique attendue d'un naturalisme encore une fois constatatif et non transformateur. Rêver alors à des « échappées », à des « horizons » – intention formulée par Deliquet –, à l'émergence d'une « parole citoyenne » grâce à ce régime représentatif paraît quelque peu contradictoire : naturalisme et idéalisme n'ont jamais fait bon ménage.

FOCUS

IN
ANTIGONE IN THE AMAZON

CONCEPTION ET MISE EN SCÈNE MILO RAU

L'AUTRE SCÈNE DU GRAND AVIGNON - VEDÈNE À 21H30 DU 16 AU 24/07 (Vu à l'Hippodrome de Douai en juin 2023)

« Une allégorie de la lutte politique et de la résistance acharnée face à l'implacable cupidité d'un monde moderne et dévastateur. »

ANTIGONE RENAÎT DANS LA TERRE MILITANTE DU BRÉSIL

— par Marie Sorbier —

Dans « Les Lumières de la ville », un des plus beaux films de Chaplin, Charlot ramasse un drapeau tombé d'un camion et l'agite par erreur, tant et si bien qu'une foule le suit rapidement. La cause ne semble pas importer, seul le fait d'être ensemble derrière un même étendard donne aux manifestants une raison de marcher.

Dans la dernière production du metteur en scène suisse Milo Rau, tout commence aussi par un drapeau rouge brandi comme symbole de toutes les résistances, et qu'elles s'expriment en portugais du Brésil ou en flamand compte peu. La terre qui recouvre le plateau suffit à faire front commun contre tous les monstres qui grondent. « Antigone », la tragédie de Sophocle, qui sert de sédiment à cette nouvelle création, débute par ces vers : « Beaucoup est monstrueux / Rien cependant qui soit / Plus monstrueux que l'homme. » Ce mantra du V^e siècle avant Jésus-Christ est scandé par les quatre acteurs sur scène, deux Brésiliens et deux Belges, comme une justification à toutes les horreurs humaines que le spectacle va mettre à jour. Car si nous sommes témoins du célèbre « non » d'Antigone et des conséquences de sa rébellion, nous participons

aussi, comme un chœur silencieux mais à l'écoute, à la reconstitution du massacre du 17 avril 1996 pendant lequel vingt et un manifestants du Mouvement des sans-terre (MST) ont été abattus par la police sur la route de Belém. Le lien entre la tragédie antique et la réalité contemporaine se fait sur scène dans un théâtre qui explique ce qu'il fait et les conditions de mise en scène du projet. Les liens dramaturgiques sont explicités par les acteurs, les militants donnent de la voix et du sens au chœur antique, Polynice, lui, devient la figure du militant assassiné sur la route sans sépulture et qui laisse toujours aujourd'hui ses camarades sans repos. Antigone portée à l'écran seulement par Kay Sara (dont le nom signifie « celle qui prend soin des autres ») tient son rôle de sacrifiée volontaire, déjà symbole avant que d'être morte.



Un travail sur la violence intime et sociale

Les survivants du massacre sont en première ligne pour guider le film de la reconstitution dirigé au Brésil par le metteur en scène et projeté sur scène ; les images du massacre se mêlent à celles des répétitions d'Antigone

et au jeu des acteurs sur le plateau qui ne cesse d'interagir avec elles. Le travail avec l'écran est subtil et se décline tantôt comme une plongée en Amazonie avec les femmes et les hommes qui ont participé à ce projet depuis leur village perdu dans la jungle, tantôt comme un double qui souffre toujours un léger décalage, une même scène jouée à l'écran au Brésil et devant nous sur le plateau, comme pour réaffirmer la puissance émotive du théâtre, plus perçante que n'importe quelle image filmée. Milo Rau travaille théâtralement depuis longtemps sur la violence, intime et sociale, et n'épargne jamais le spectateur, tout comme Antigone n'épargna pas les siens ; la radicalité ne permet la douceur que dans la peine ou dans la lutte collective. Le théâtre offre cependant un si-xième acte à la tragédie : en reconstituant le massacre au Brésil et le geste d'Antigone, en répétant *ad libitum* ces moments décisifs de notre histoire grâce aux acteurs et aux artifices du théâtre, nous revivons collectivement le monstrueux et le sublime. Gageons que Milo Rau et son œuvre agissent sur nos consciences et fassent de nous des spectateurs éveillés.



« Antigone in the Amazon » © Armin Smalovic

IN L'ŒIL NU

MISE EN SCÈNE ET CHORÉGRAPHIE MAUD BLANDEL (Vu à l'Arsenic, Lausanne, en avril 2023)
SÉLECTION SUISSE | CLOÎTRE DU CIMETIÈRE - LA CHARTREUSE À 22H DU 10 AU 16/07

« Maud Blandel associe un phénomène astrophysique au souvenir sonore tragique de l'explosion du cœur de son père. "L'Œil nu" met en images les dysfonctionnements de la mémoire célébrant ainsi ce qui dépasse notre entendement. »

SOUND OF SILENCE

— par Victor Inisan —

L'enfant intercale sans peine dans ses souvenirs des bribes du monde qui l'entoure : ainsi, la bande-son de la télé peut s'imbriquer à celle, plus commune d'habitude, de la vie quotidienne. En l'occurrence, pour Maud Blandel, on a l'impression que le volume de la première – un épisode des « Looney Tunes » où l'on chasse le canard et le lapin – est trop haut pour n'être pas suspect.

Pour cause, il masque à peine d'autres coups de feu, ceux-ci terriblement réels : ceux que le père s'est tirés en plein cœur. Ainsi, dans « L'Œil nu » le souvenir du cartoon, son de couverture pour ainsi dire, est pour toujours enfermé à la mort brutale du père : « *it's duck season* », crie Bugs Bunny innocemment à la télé, mais l'extrait, samplé à l'extrême, prend d'un coup un air de ritournelle mortuaire, qui violente les mouvements circulaires et répétitifs des danseurs. À l'enchèvement auditif du souvenir traumatique s'ajoute en effet un autre élément, celui-ci plus chorégraphique : l'explosion d'une étoile. De sorte que l'univers ludique et enfantin ouvrant le spectacle, via une pétanque

concept sans cochonnet qui évoque déjà une myriade de constellations, est peu à peu contaminé par un tournoiement cosmique : voilà les six interprètes attrapés par un mouvement inexorable... Si leur écoute remarquable donne d'abord l'illusion d'une certaine douceur, ils sont en réalité prisonniers d'une dangereuse entropie : alors le sample cartoon ressurgit et durcit la danse, et des images agressives, parfois presque militaires, annoncent une triple mort imminente – de l'enfance ; du père ; de l'étoile. Car dans « L'Œil nu » chaque motif, qu'il soit symbolique, réel, chorégraphique, est inséparable de son voisin : c'est l'intelligence dramaturgique du spectacle, qui maintient à l'état quantique les éléments à la fois eux-mêmes et tout à fait autres.

“

Une chorégraphie humble et exigeante

En fin de compte, l'entropie vient à son terme, alors qu'un magnifique projecteur conçu par Daniel Demont, qui d'un blanc verdâtre tourne au sodium, joue le rôle du *telos* : il

est l'étoile mourante, mais aussi le père disparu, qu'on observe en compagnie du cercle des danseurs. Sans en dire trop pourtant, on regrette que l'incrustation du poème de T. S. Eliot confère à l'instant terminal un aspect assez lacrymogène : la peau silencieuse des danseurs, joliment dégradée par l'orange malade du sodium, effritait déjà suffisamment nos cœurs. Il en va presque de même pour la mélodie quand elle tait la nappe *ambient* qu'elle avait pris l'habitude de parcourir discrètement : d'un coup, l'image converge vers un seul et même propos trop empathique, qui recolle le kaléidoscope de nos rétines. C'est, cela dit, le seul moment qui simplifie une œuvre du reste absolument frappante par la manière qu'elle a de mêler le psychologique et le cosmique dans une chorégraphie aussi humble et exigeante : autant dire que « L'Œil nu » est en somme l'inverse d'une esbroufe, et que le spectacle aura requis du spectateur une attention visuelle et auditive à laquelle Maud Blandel comme les interprètes invitent avec une audace retentissante.

FOCUS

IN NEANDERTAL

TEXTE ET MISE EN SCÈNE DAVID GESELSON

L'AUTRE SCÈNE DU GRAND AVIGNON - VEDÈNE À 15H JUSQU'AU 12/07

« Ce sont des scientifiques qui se lancent un défi : déchiffrer des fragments d'ADN ancien. Mais ce sont aussi des hommes et des femmes qui, au gré de leur enquête, vont s'aimer et se déchirer. »

IL ÉTAIT UNE FOIS L'HOMME

— par Mathias Daval —

Le séquençage de l'ADN des premiers hommes – *sapiens sapiens* comme néandertaliens – est en quelque sorte l'enquête généalogique de l'humanité entière. Il y a une vingtaine d'années, celle-ci a connu une petite révolution avec, en particulier, les travaux du biologiste suédois Svante Pääbo, futur prix Nobel de médecine et physiologie en 2022.

Mais tout autant que le résultat de ses recherches, c'est la biographie de ce chercheur – et de ses pairs – qui a servi de matériau dramaturgique à « Neandertal », comme une déclinaison de la féconde et classique dialectique de l'individu vs l'espèce. Geselson délaisse, partiellement du moins, le minimalisme intimiste de ses créations antérieures au profit d'une forme qui creuse le sillon des fresques mouawadiennes : entrelacement baroque des fils narratifs, allers-retours entre l'ici et l'ailleurs, drames domestiques et familiaux tour à tour larvés et explosifs, et omniprésence de la guerre, aussi historicisée que fantasmée (ici, au Liban se substituent le conflit israélo-palestinien et la guerre en ex-Yougoslavie). Ce travail d'hybridation biographique fictionnalisée et de mise en parallèle d'un réel politique documentarisé – ponctué,

par exemple, d'images d'archives de l'assassinat de Yitzhak Rabin – gagne en ambition scénique ce qu'il perd en lisibilité. On peut comprendre que David Geselson, emporté par l'histoire intime de ses personnages et pris dans un geste universalisant, ait préféré multiplier les perspectives et se soit dégage de la seule ligne de fuite israélo-palestinienne, mais le projet aurait sans doute gagné à y être resserré. Plusieurs scènes martèlent que le premier risque des recherches en génétique est celui de la contamination par l'ADN du laborantin : mais les corps de « Neandertal » sont saisis par des forces plus vitales que la rigueur protocolaire des dispositifs scientifiques, et les masques ne restent pas en place.

“

Nous sommes de l'étoffe dont sont faits les corps

Le théâtre de Geselson, théâtre de l'acteur et du sensible, a l'intelligence de poser, en regard, la contamination du passé par le présent – qui rappelle que la science et l'histoire sont, par nature, innervées de politique – avec la porosité entre le réel et l'espace de la représentation, invoquée avant même le début de cette dernière en don-

nant à chaque spectateur, mano à mano, un fragment de météorite d'où provient toute vie terrestre. Enveloppé d'une nappe de violoncelle joué sur scène, alternant l'intérieur et l'extérieur de l'écran de plexiglas du laboratoire, incarné par des comédiens exceptionnels, « Neandertal » propose un geste théâtral d'une grande douceur, malgré la violence à la fois intime et géopolitique qu'il déploie. Une séquence conférencière introductive, efficacement pédagogique, évoque les quatre lettres de l'ADN (A, T, C, G), dont on voit, par effet de symétrie, se définir l'étrange jeu de permutations très talmudique – le Tserouf de la Kabbale – au travers des quatre protagonistes de l'intrigue (copies recomposées de Pääbo et consorts). Un trio amoureux est comme un écho à la ruse fusionnalisante de l'histoire humaine, qui rappelle que, il y a 50 000 ou 60 000 ans, Neandertal a rencontré *Homo sapiens*, et que de ce dernier nous portons encore quelques gènes. La biologie comme le théâtre suggèrent que nous sommes de l'étoffe dont sont faits les corps.



scène d'Avignon
Théâtre des Halles
direction Alain Timar

chappelle
11H
FESTIVAL 2023
7 au 26 juillet
Relâches les jeudis 13 et 20
THÉÂTRE DES HALLES - CHAPPELLE
22 rue du Roi René - 84000 Avignon

Billetterie
Sans attente, 7j/7j, 24h/24h
www.theatredeshalles.com

7j/7j,	de	10h	à	19h
Par téléphone,	paiement	CB		
04	32	76	24	51

L'ÉCRITURE OU LA VIE
Texte Jorge Semprún
Mise en scène et adaptation Jean-Baptiste Sastre et Hiam Abbass
Avec Hiam Abbass, Caroline Vicquenault, Geza Rohrig et Jean-Baptiste Sastre
Une production Châteauvallon-Liberté, scène nationale

Châteauvallon
Liberté
scène nationale

© Daniel Mordzinski

IN

A NOIVA E O BOA NOITE CINDERELA

CONCEPTION CAROLINA BIANCHI
GYMNASÉ DU LYCÉE AUBANEL À 21H30 JUSQU'AU 10/07« Une conférencière performeuse aborde l'indicible des violences faites aux femmes.
Nous sommes alors aux portes de l'enfer avant d'y sombrer totalement. »

FUCK CATHARSIS

— par Marie Sorbier —

Connaissez-vous Pippa Bacca ? Performeuse italienne, elle décide de partir de Milan avec Silvia Moro pour rejoindre Jérusalem en passant par les Balkans en autoparc.

Elle sera violée et assassinée en Turquie en 2008, retrouvée quelques jours après, nue, en décomposition dans un fossé. Habillée en robe de mariée pour tout son périple, elle souhaitait dans ce geste artistique éprouver la paix dans le monde en montant dans la voiture d'inconnus sans distinction ; Silvia Moro l'abandonne quelques jours avant sa mort, craignant de plus en plus pour leur sécurité. Il n'est pas question pour Carolina Bianchi de juger artistiquement ou politiquement ce geste ou de s'inscrire, en convoquant son aînée, dans une histoire de la performance. La figure de Pippa en leitmotiv lui permet cependant de débiter sa performance comme une conférence, de prendre le public par la main en lui racontant les grandes heures de l'acte performatif féminin. Très vite, elle expose ses réelles intentions. Impossible de divulguer le ressort de cette performance, il faut la voir pour le croire, mais Carolina Bianchi invente un dispositif scénique d'une liberté folle et d'une force sale, primitive. Contrairement à Angélica Liddell, elle ne s'appuie pas sur une création d'image, ce n'est pas l'esthétique qui lui importe, mais bien le corps en jeu, le corps volontairement exposé, le corps

maltraité comme pour vivre à nouveau, devant nos yeux, le traumatisme initial. Dans cette mise en abyme de la performance – Bianchi raconte une histoire de la performance tout en reprenant le geste de la performeuse Regina José Galindo et en mettant en scène une performance autour de ce geste performatif... –, c'est tout le rapport au réel et au présent qui se déploie devant nous. À quoi sommes-nous en train d'assister ? Comment se comporter, doit-on réagir ? Pleurer ou se taire ? Sommes-nous tous des Silvia Moro, soutenant le geste artistique mais abandonnant cette femme à son sort avant le moment fatidique ? Inconnue en France avant cette invitation de Tiago Rodrigues, Carolina Bianchi fait une entrée fracassante dans ce que la performance contemporaine propose de mieux ; en évitant tous les clichés et la bien-pensance, elle expose la violence des hommes, la vulnérabilité des femmes et envoie dans les égouts toute idée de guérison, vomit la résilience.

“
Cauchemar éveillé

Une femme violée ne guérit pas, les cicatrices du trauma s'intègrent dans son utérus. L'art permet cependant d'explorer « toutes les formes possibles de résurrection », celle de Pippa, la sienne et celles des performances de ces femmes

qui ont testé les limites de leur corps : Tania Bruguera, Ana Mendieta, Gina Pane, Regina José Galindo, Susana Pilar, Marina Abramovic, Luisa Callegari, Leticia Parente, Berna Reale, Jill Orr, Valie Export, Musa Michelle Mattiuzzi, Coco Fusco, Rocio Boliver, Elton Panamby, Pilar Albarracín..., car « la sécurité ne sauvera pas les idiots de la médiocrité ». La pièce s'ouvre sur une citation de « L'Enfer » de Dante, mais c'est l'écrivain chilien Roberto Bolaño qu'elle convoque pour expliquer l'événement à venir : « Je ne veux rien oublier. Parce qu'au moindre oubli, j'oublierais tout. » En nous condamnant à revivre avec elle son traumatisme, elle inclut le public dans son cercle vicieux : « J'étais terrifiée à l'idée qu'en me masturbant le visage de l'une de ces femmes assassinées s'imposerait à moi et me ferait jouir. Quelquefois, en lisant un article sur une affaire de viol, j'ai lutté contre mon imagination pour que la description ne m'excite pas. Mon corps n'était pas un champ de bataille, c'était un mausolée, un plasma zombie postapocalyptique, qui traînait tout le poids des informations accumulées ». À l'issue de ces 2 h 30 éprouvantes, sidérés comme dans un cauchemar éveillé dont on n'aurait pas compris le sens, il convient de faire face au monde extérieur, changés en profondeur par la nécessité absolue de ce théâtre et troublés d'avoir rencontré une performeuse qui s'inscrit avec panache dans les artistes à suivre les yeux fermés et l'estomac en vrac.

FOCUS

OFF

THISISPAIN

CONCEPTION HILLEL KOGAN
LA MANUFACTURE À 15h40

« Après le succès international de "We Love Arabs", Hillel Kogan revient à Avignon et se présente avec son nouveau spectacle "Thisispain", en touriste issu de la danse contemporaine israélienne qui visite l'univers du flamenco. »

NO SPAIN NO GAIN

— par Mathias Daval —

On avait découvert le travail d'Hillel Kogan avec l'excellent « We Love Arabs », qui abordait par l'humour noir et les marges impertinentes le conflit israélo-palestinien. On retrouve le chorégraphe et ex-danseur de la Batsheva dans un jubilatoire dialogue avec sa compatriote flamenquiste Mijal Natan.

Il ne faut pas longtemps pour que le mystérieux syntagme du titre ne dévoile son ambiguïté lacanienne, et que du *pain* au *Spain* il n'y ait qu'un lapsus à franchir. De même que « We Love Arabs » laissait s'écouler une cascade de stéréotypes pour mieux les déconstruire, c'est par l'inventaire des clichés espagnols que tout commence, de la *fiesta* à la *siesta*. L'Espagne, qui n'est plus à une contradiction près, est à la fois ce lieu de beauté et de guerre civile, de colonisation et de spoliation de l'argent des Juifs, le berceau de Picasso qui réunit en un seul homme génie et ordure. Mais aussi un pays rebelle où le macho n'est pas encore annihilé par le *gender fluid*. En somme : une culture de paradoxes et

de points d'exclamation. Une fois remises à l'heure (laquelle ?) les pendules hispaniques, le caustique Kogan juxtapose, en une série décousue mêlant chorégraphie et prise de parole, tous les clichés du flamenco, du *cante* profond aux interjections des « olé », du *braceo* au *zapateado*. Ou, plutôt, les clichés de la danse contemporaine remisés sur l'autel flamenco, exprimés dans son langage, avec un art du détournement qui est aussi post-théâtral que judicieusement ludique.

“
Le flamenco comme langage

Mais « Thisispain » n'est pas un spectacle sur l'Espagne, et le taureau planté sur la scène n'est que de bric et de broc : anti-didactique, anti-démonstratif, anti-narratif, le projet de Kogan donne au flamenco le rôle de cellule rythmique fondamentale, comme le repère vital, le battant cardiaque et le cri qui rendent caduque toute ten-

tative de comparer la douleur des uns et des autres. Une séquence en duo, *a compas*, est symptomatique de cet effet de décalage entre la parole profane et anecdotique et la métrique de l'accompagnement de Natan énonçant les douze temps de la boucle rythmique. La danse chez Kogan, bien que dédramatisée par l'humour, est d'avantage qu'un jeu avec le langage : c'est un exorcisme dialogué entre nos dilemmes psychiques et identitaires. La géopolitique n'est jamais loin quand il s'agit d'énumérer – aussi drolatiquement soit-il – la liste des noms de famille séfarades qui seraient en droit de revendiquer la nationalité espagnole... C'est peut-être le patrimoine gitan, dans la généalogie flamenquiste, qui exprime le mieux l'irréductible questionnement de l'identité et du territoire et qui trouve avec le *fatum* israélien un point de résonance particulièrement fécond. Spectacle irrésolu et vacillant, « Thisispain » réussit, sur le fil, à montrer que la danse est elle aussi une identité et un territoire, un espace-temps dont l'appropriation, jamais complète, n'est pas une colonisation mais une rêverie partagée.



©Lothar Knopp

Cie STT / Super Trop Top présente

TOUS LES POÈTES HABITENT
VALPARAISO

d'après une histoire vraie tout à fait extraordinaire, celle d'un poème unissant mystérieusement plusieurs vies parallèles, dans des temps et des lieux différents.

Texte Carine Corajoud
Mise en scène Dorian Rossel
Collaboration artistique Delphine Lanza
Avec Fabien Coquil, Karim Kadjar et Aurélia ThierréeAU THÉÂTRE TRANSVERSAL
Du 7 au 25 juillet 2023 à 11h(relâche les mercredis, durée 1h)
10 rue d'Amphoux, 84000 Avignon
+33 4 90 86 17 12Super Trop Top!
supertrop.com

OFF
WELCOMECONCEPTION JOACHIM MAUDET
THÉÂTRE DU TRAIN BLEU À 17H05

« Éclairés dans un espace blanc immaculé, trois silhouettes nous accueillent. Leurs marches sont lentes et prédatrices. Leurs regards sont frontaux, profonds et incertains. »

LES VENTRILOQUES DE RIO

— par William Fujiwara —

C'est à une très curieuse expérimentation sur le geste dans la narration que ce spectacle procède. Le public installé dans la salle découvre une scène gagnée à l'abstraction de la couleur – un grand voile blanc est tendu en travers de la scène. Les trois interprètes – Pauline Bigot, Sophie Lèbre, Joachim Maudet – entrent avec la précaution des voleurs ou la minutie d'une danse dite « contemporaine ». « Welcome » joue des attentes, craintes, clichés sur les genres artistiques, sur ce qui serait le contemporain dans la danse et l'art visuel. Après cette installation, dont le ridicule a déjà capté la bienveillance amusée du public, les trois acteur-ice-s ventriloquent de façon potache sur le public. Un contraste jaillit alors entre la discipline des corps et le franc-parler relâché des échanges. Ces contradictions culminent lorsque les voix expriment un point de vue sur le groupe que les trois corps sont en train de former, figurant selon elles un pauvre écreuil apeuré par des enfants cruels. C'est alors notre propre regard de public,

masse écrasante penchée sur cette scène fragile, qui émerge dans cette voix. Arrivé à ce point, le spectacle bascule dans une seconde partie, radicalement différente. Toute voix devient impossible face à la transe d'une musique qui semble nous transporter au festival de Rio. Les corps vont littéralement vibrer. Sans plus s'appuyer sur la voix, ces vibrations continues dessinent des stases, des stations d'arrêts où, pendant quelques minutes, la vibration déstructurante de la vie se contient dans une forme, s'établit provisoirement dans un rapport de sollicitation, de jouissance, d'exaspération. Cette situation d'équilibre instable se tient à la limite du geste social, elle s'appréhende avant tout dans la dynamique des formes émergentes puis dissoutes qui se succèdent. Le risque, évidemment, d'un tel montage de régimes scéniques hétérogènes est la faillite du sens, sa dispersion dans les interstices où se décalent corps, paroles, gestes.

« DéTECTIVES Sauvages » est un journal entièrement consacré à la jeune création qui a vu le jour le 14 juillet 2022. Il publie principalement des critiques mais aussi des réflexions. Les articles sont dédiés à des artistes de moins de 35 ans et sont écrits par des rédacteur-ice-s de moins de 35 ans. La création de « DéTECTIVES Sauvages » répond à un besoin crucial de donner de nos jours une vraie place à la jeune création dans la critique théâtrale et dans la réflexion sur l'esthétique contemporaine. « DéTECTIVES Sauvages » n'envisage pas les jeunes créateur-ice-s comme des promesses en

voie d'éclosion mais comme les artistes d'aujourd'hui. Ceux dont les gestes artistiques bousculent en permanence l'esthétique et les dispositifs d'écriture (théâtrale, chorégraphique...). Ceux qui renouvellent les matériaux scéniques. Ceux dont les spectacles présentés en festivals, les maquettes, les sorties d'école et de résidence laissent rarement de traces écrites. Les rédacteur-ice-s de « DéTECTIVES Sauvages » ne sont pas des journalistes mais des chercheur-se-s en études théâtrales ou des passionné-e-s des arts vivants. Il importe de penser des œuvres et non de juger des présages, d'appréhender des gestes indépendamment de leur

contexte et de leur destin, qu'il soit déjà florissant ou profondément incertain. Le journal, dont l'esprit critique n'est pas pour autant complaisant, entend justement mettre en avant la recherche plutôt que l'aboutissement, le pari artistique plutôt que la perfection. Les critiques de « DéTECTIVES Sauvages » suivent une éthique précise. L'objet de la revue n'étant pas de distinguer et de hiérarchiser, le critique a pour tâche principale de comprendre et d'analyser les gestes, esthétiquement et politiquement, et ce indépendamment de tout jugement. L'avis critique n'interviendra qu'à la fin de ce travail analytique. Le critique se libère aussi de la

pression médiatique et des logiques de production, puisque les spectacles évoqués dans « DéTECTIVES Sauvages » restent en priorité ceux qui ne sont pas encore promis à tourner, et ceux qui cherchent même parfois un lieu de résidence pour être aboutis. Écrire sur la jeune création, c'est faire l'effort de sonder patiemment les gestes esthétiques, enquêter. Et transformer surtout son pouvoir d'« émergateur » de talents en celui, plus modeste et plus fécond, d'« accompagnateur » de jeunes artistes, de détective curieux et alerte.

Retrouvez le manifeste intégral sur
www.detectives-sauvages.com

MANIFESTE

— par Pierre Lesquelen —

DÉTECTIVES
SAUVAGES
vers la jeune créationOFF
POUR UN TEMPS SOIS PEUTEXTE LAURÈNE MARX | MISE EN SCÈNE FANNY SINTÈS
11 • AVIGNON À 21H25

« C'est une histoire de femme trans par le détail, les détails dangereux, les détails cruels, les détails réels, racontée par une personne qui l'a vraiment vécue dans sa chair. »

UNE SENSATION, C'EST L'INVERSE D'UN MOT

— par Pauline Guillier —

Pour une heure et quelques minutes, Laurène Marx prend le pouvoir sur scène pour raconter et questionner les rapports de domination qui s'exercent sur des vies, sans cesse ramenées aux assignations de sexe et de genre, sur nos représentations et dans nos imaginaires. Elle prend la scène frontalement, avec pour armes et étendard son langage et son corps arc-en-ciel, ses sensations que la société hétéronormée violente et occulte, pour en faire un espace de lutte. « Une sensation, c'est l'inverse

d'un mot, dit-elle, ça n'a pas de son propre, ça ne résonne qu'à l'intérieur d'un réceptacle clos, c'est dans l'alcôve de ton corps, celle où personne ne peut entrer sans se cogner. » La parole de Laurène Marx est délicatement mise en valeur par une mise en scène qui lui laisse la place et par les lumières bariolées de Solange Dinand qui reflètent une autre vision de la normalité, un réflexe salvateur de couleurs contre le noir ambiant. Aux représentations fantasmagiques des transidentités, Laurène Marx et

Fanny Sintès opposent la précision du vécu, la loyauté de la chair à la réalité. Sans velléité de pédagogie, Laurène Marx fait apparaître de façon démo-ralisée la prostitution des trans, souvent décriée dans des débats bourgeois ignorant des enjeux et aveugles quant à l'immense violence qui s'exerce à leur rencontre. Faire apparaître ces identités et ces corps trans, c'est encore raconter l'impossibilité de disparaître dans l'espace public hétéronormé et les agressions – coups des mecs haineux, aiguilles des regards

qui cherchent sans cesse à assigner un genre, une identité, une sexualité. Il faudrait trouver des mots moins galvaudés que « bouleversant », même si c'est ce qui vient à la bouche, et dire qu'en comparaison d'une telle puissance – parce que c'est vrai, et qu'en tant que tel ça nous retourne – tout ce qui se fait sur nos scènes contemporaines a soudainement l'air bien pâle et sonne faux.

IN
LE BEAU MONDECONCEPTION ARTHUR AMARD, RÉMI FORTIN,
SIMON GAUCHET ET BLANCHE RIPOCHE
COLLECTION LAMBERT DU 19 AU 21/07 À 21H ET 23H59« Dans un futur incertain, un rituel prend place sur un gradin de bois : la transmission de quelques fragments et gestes de notre déjà "ancien" XXI^e siècle. »

NEIGES D'ANTAN ET PAILLES EN PLASTIQUE

— par Pierre Lesquelen —

De plus en plus de spectacles s'argumentent comme des explorations futuristes d'un bel « espace perdu », autrefois nommé « théâtre ». Ne s'isolant jamais dans la réflexivité et dans la nostalgie que peuvent induire ces anticipations, « Le Beau Monde » est un inventaire fictif et performatif, qui tend à notre boiteux présent un miroir toujours vitalisant. Tous les signes élémentaires d'un théâtre post-dramatique s'y trouvent : espace à vif, en pleine lumière, occupé par des corps initialement quotidiens, n'attendant qu'à être impulsés par le rituel qui s'annonce. Cette scénographie sans illusion est pourtant chahutée par quelques détails fabulateurs : des enceintes culbutées, des pierres annonciatrices d'un monde en ruine, des vêtements à l'urbanité futuriste. « Le Beau Monde » est un montage, aussi discordant que la grande Mémoire dans laquelle il pioche arbitrairement, de reenactments eux-mêmes hétérogènes (du « théâtre » au « paradis », du « grand Mystère » à la « danse des canards »...).

Ce « rituel » initie un décentrement paradoxal : en prenant le parti des choses théâtrales et sociales qui auraient disparu, c'est à la déliquescence et à la préciosité de ce qui nous lie encore, imperceptiblement, que cette focale futuriste nous fait accéder. La communion hypnotique et jubilatoire qui opère est en grande partie due à la force présente, à la vitalité performative toujours préservée par les trois brillant-e-s interprètes de tous ces gestes qui pourraient, dans un processus aussi énumératif que celui-ci, devenir des vignettes figées, des reconstitutions muséales. Et les pierres qui s'éparpillent progressivement dans l'espace de jeu, symboles auxquels chaque « fragment » attribue une nouvelle parole, sont comme des fossiles rendus à la vie qui ne font qu'un avec ces trois acteur-ice-s, garant-e-s de présents éternels, résurrector-ice-s d'émotions enfouies, corps de chair et de pierre, « conservateur-ice-s », comme dirait Char, « des infinis visages du vivant ».

OFF CÉCILE

MISE EN SCÈNE MARION DUVAL | SÉLECTION SUISSE
LA CHARTREUSE DU 11 AU 18/07 À 15H (Vu à l'Arsec, Lausanne, en mars 2019)

« À la fois spectacle, performance et personne, Cécile porte en elle mille vies, une conteuse hors pair et toutes les raisons de lui dédier un spectacle. »

DU THÉÂTRE EN TERRES INCONNUES

— par Marie Sorbier —

Voilà certainement la claque que l'on n'attendait pas et qui persiste dans notre mémoire, comme la trace de la main sur la joue. Ce qui perturbe le plus, c'est la sensation tenace de ne pas savoir exactement à quoi nous avons assisté : la confession d'une enfant du siècle ? Un one-woman-show ? Un essai porno-écologiste ? Une tentative par le réel de définir ce que peut être une représentation ? 3 h 30 de conversation avec Cécile ? Un peu tout ça à la fois et certainement encore bien d'autres choses qui décanteront avec le temps, tant ce spectacle dans sa forme très simple contient de couches. Cécile, la trentaine, est donc là pour nous parler d'elle. C'est Marion Duval – actrice et metteur en scène qu'il ne faut pas lâcher, car tout ce qu'elle touche semble se transformer en ovni des plateaux – qui lui a demandé de se livrer devant nous, et en effet elle a pléthore d'histoires incroyables à raconter. Le portrait complexe qui se dessine au fur et à mesure des chapitres (du clown à l'hôpital à la Zad en passant par l'étonnant projet « Fuck for Forest ») crée une empathie unanime, immédiate et durable : Cécile est émue, Cécile est perdue, Cécile s'excite sur son tabouret avec la couture de son jean, Cécile pleure ses amis passés, Cécile

délière, et quoi qu'elle fasse, où qu'elle décide d'aller, le public conquis part avec elle, verse sa larme et rit aux éclats. Toute la bien-pensance est évacuée, et la question pénible du vrai ou du faux tombe à plat, le propos n'est définitivement pas dans ces sphères de pensées-là. Ce qui se terre derrière cette performance est pourtant de l'ordre de la théorie du théâtre. Avec la déconstruction de tout ce qui fait traditionnellement une représentation (plus de quatrième mur, plus de personnage, plus de dramaturgie, plus de temps ni de lieux fabriqués...) grandit devant nos yeux une forme qui interroge l'art du théâtre dans l'ici et maintenant uniquement. Cette « vie intense » (comme la définit si bien Tristan Garcia) sans garde-fou se consume seulement au présent, et puisque nous partageons un temps commun, nous assistons à une représentation en train de se construire, toujours sur le fil, fragile, imparfaite, saccadée, sans volonté d'aboutissement. Mais le théâtre ne se laisse pas oublier si vite, et comme un clin d'œil espionne des pastiches émaille le discours – comédie musicale en hôpital psychiatrique ou partouze géante pour contrer les CRS à Notre-Dame-des-Landes – et achèvent de brouiller les codes d'un spectacle qui ne se laisse résolument pas circonscrire.

OFF LUMEN TEXTE

CONCEPTION ET MISE EN SCÈNE PERRINE MORNAY & OLIVIER BORÉEL
THÉÂTRE DU TRAIN BLEU À 11H30

« "Lumen texte" c'est un "show" sans acteur, sans actrice. Une pièce qui se passe de tout, même de bande sonore. Une performance qui est totalement avec toi. »

IL SUFFIRA D'UN SIGNE

— par Pierre Lesquelen —

Il y a dans ce « Lumen texte » quelque chose d'un « Outrage au public » 2.0. Du texte de Handke à la performance sans acteur-ice-s du Collectif Impatience se rejoue la même quête d'une attention pure à la présence et à la grouillance des signes, et le même rêve d'une porosité retrouvée aux souffles et aux corps des autres assemblé-e-s. À ceci près que, cinquante ans après Handke, le règne toujours plus omnipotent des images et la différation fréquente du corps des acteur-ice-s sur les scènes contemporaines semblent induire un protocole encore plus radical pour ranimer notre attention, pour nous rendre de nouveau disponibles aux corps vulnérables et capricieux des mots. Voici alors une hétérotopie modeste qui n'a plus que la lettre projetée comme médium spectaculaire, mais qui n'entend pas moins destituer la vulgaire « prose du monde » en réimposant à nos yeux des signes ouverts, non régulés et fragiles, car promis comme les mortel-le-s interprètes à « disparaître », des signes susceptibles surtout d'être « enveloppés » par nos « pensées ». Listes illogiques, questionnaires trop rapides, consonnes « sensuelles et sexuelles », petits coups virtuels

bus grâce à la puissance du « Plop-Plop », jeux où il n'y a « que des gagnant-e-s », formules offertes comme des « grimoires » qui « protègent » : voilà quelques aventures linguistiques contenues dans cette performance pour ordinateur solitaire – celle-ci faisant, au passage, de nombreux pieds de nez au participatif de parade qu'affectionnent les formes théâtrales. « Lumen texte », comme il l'écrit un instant, possède quelque chose de l'agalma spectaculaire – cet « objet du désir qui n'est pas forcément une belle image mais qui est très séduisant par son idée ». Et ce parce qu'il réussit constamment à contredire l'âpreté de sa forme – *a priori* plus proche d'une installation qui paraît narquoisement incompatible avec la consommation calibrée du festival OFF. Et ce par son ludisme, son humour et son architecture inattendue. Comme le vieil « Outrage au public », ce remède pour les imaginaires contemporains est sans doute gêné par la thématization constante de son projet, par une réflexivité qui l'empêche parfois d'opérer sur les pensées comme il le rêve. Il n'en consacre pas moins une loi formidable : les mots réellement mis en lumière sont ceux qui retrouvent le plus d'ombres.

OFF DOMINIQUE TOUTE SEULE

TEXTE ET MISE EN SCÈNE
MARIE BURKI
LES DOMS À 9H30

« Comment chanter sa propre mélodie à pleine voix quand elle ne s'accorde pas avec celle du monde ? »

VIE BUISSONNIÈRE

— par Mathias Daval —

Certains spectacles jeune public ont une qualité rare : leurs racines plongent dans l'enfance pour rejaillir avec force devant nos yeux d'adultes. Dans cette journée in wonderland, Dominique, licenciée d'un improbable travail dans une usine de tuiles, chemine dans une forêt bienveillante qui accueille son errance. Héroïne d'une fable symboliste très maeterlinckienne, Dominique désamorce les enjeux narratifs et les pièges ontologiques, mais il n'y a chez elle aucune stratégie de contournement : elle vit, voilà tout. Elle mange de l'herbe, chante du Céline Dion avec un menhir et s'endort sous une lune multicolore. « Dominique toute seule » fait de l'art du déplacement – dans tous les sens du terme – une ode à une liberté tout droit issue de l'enfance. Marie Burki, servie sur un plateau par les délicats et drolatiques Garance Durand-Caminos et Tom Geels, est parvenue à créer un gracieux geste poétique, qui rappelle que, comme disait Maeterlinck, « l'éternité n'est jamais autre chose que le moment où je suis ».

OFF HOWL 2122

TEXTE LAURE CATHERIN
MISE EN SCÈNE DELPHINE BATTOUR
LA MANUFACTURE À 18H
(Vu à Rennes en novembre 2022)

« Une recherche textuelle, sonore et scénique, à la croisée du récit et du concert, du rap et du spoken word. »

DU FLOW POUR RESTER À FLOT

— par Marie Sorbier —

Un slam au milieu des décombres pour à la fois témoigner et raviver cette période de non-vie qu'a été pour tous la pandémie. Laure Catherin pose ses mots sur la précarité étudiante, sur la détresse psychologique, sur le découragement devant l'immensité du marasme. Comment inventer une forme de vie qui, même virtuelle, réchauffe ? Comment faire à nouveau collectif ? Si dans l'imaginaire commun, l'université était le lieu de l'élite, elle résonne aujourd'hui comme un repère de fainéants, islamo-gauchistes ou simplement paumés, une jeunesse à la dérive qui pèse lourd mais ne sert plus à grand chose. Dans un monologue parlé-chanté, c'est toute la puissance politique d'une jeunesse qui reste debout, avec ses faiblesses et ses enthousiasmes, qui se ressent crûment. Si nous avons capitulé devant l'avenir, si l'horizon est un joli mot réservé désormais aux recueils de poésie, le monde étudiant n'a plus lieu d'être et surtout n'a plus de place pour s'exprimer.

2023 – 2024 ÉQUINOXE
SCÈNE
NATIONALE DE
CHATEAUROUX

MUSCLER
SON JE(U)

EQUINOXE-CHATEAUROUX.FR

QUI A PEUR DES MAÎTRES ANCIENS ?

— par Victor Inisan —

L'affaire des « Émigrants » tombe à pic pour l'époque. Parmi les allégations, on entend que les privilèges de Krystian Lupa, sorte de terrain favorable pour méthodes « inadéquates », méritent d'être remis en ballottage. Contribution à un débat plus complexe qu'il n'y paraît, dans lequel les enjeux systémiques ont tendance à abîmer la réflexion.

Il faut bien avouer que la plupart des articles d'enquête parus sur « l'affaire Lupa » n'ont pas révélé grand-chose, si ce n'est qu'en taisant la parole des techniciens, cantonnée aux réseaux sociaux, ils reproduisent le même partage des privilèges. Rien ne sert, de toute façon, de remuer *ad nauseam* lesdits épiphénomènes avec l'espoir de les rendre plus pestilentiels encore : on était sur place pour partie, et même s'ils ne sont pas cautionnables, il est évident que les conséquences sont hors de proportion. Pour cause, à travers l'annulation, c'est toute une époque qui est punie : celle des « maîtres anciens », pour reprendre le titre d'un Thomas Bernhard, dont une équipe technique aurait enfin eu la lucidité de se départir. C'est tombé sur Lupa, ça aurait pu être un autre : au fond, n'est-il pas un vieux metteur en scène blanc de plus (dont on oubliera aussi bien la nationalité que l'orientation sexuelle afin qu'il représente l'ennemi idéal) ? Sous cet angle, l'affaire est vite close.

Néanmoins l'affaire Lupa a ceci d'intéressant qu'une bonne partie de ses spectacles critique justement l'époque dont il provient – celle du vent d'utopie soufflant alors dans les années 1960... La même utopie qui, une dizaine d'années plus tard, est morte dans l'œuf du néolibéralisme : c'est d'ailleurs le sujet d'« Imagine », un spectacle essentiel dans la carrière du metteur en scène, qui décrit son infinie déception face à cet idéal de société, évidé et récupéré par le monde du business. À vrai dire, une majorité de son œuvre peut être lue à l'aune de ce choc : Lupa s'échine à construire des utopies que le capitalisme écroule, de « L'Autre Côté » d'Alfred Kubin à la Factory de Warhol... Le metteur en scène est une sorte de romantique à la poursuite d'un rêve déchu, errant dans les cendres de l'utopie éteinte. À présent, la remise en question prend un peu d'épaisseur : Lupa, à force de ruminer les désillusions du passé, a peut-être fini par reproduire les erreurs qu'il prétendait mettre au jour. Certains accusateurs en ont d'ailleurs malignement tiré parti, en reprenant une terminologie très compatible avec la critique de la libération des mœurs vécue durant les années 1960 : le metteur en scène serait une sorte de gourou *new age*, tandis que les paroles des comédiens se retrouvent assimilées à celles d'une secte menée par un ensorceleur en chef. Même si celles-ci restent fallacieuses, on voit tout de même comment les compagnons du metteur en scène polonais revendiquent parfois la beauté des débordements que génère une recherche esthétique visant à éloigner l'horizon des limites... Ne soyons pas dupes : il y a bien chez Lupa, grand bavard charismatique enchaînant les « monologues intérieurs » au plateau, encore une dose d'admiration pour ce monde qui l'a désillusionné.

Par conséquent, les détracteurs les plus loquaces, qui prétendent défendre ni plus ni moins qu'un nouveau modèle de société, arguent que ce qui, en spectacle, est peut-être

dialectique, en répétition, est juste problématique. Pourtant, ceux-là qui veulent énergiquement remplacer le metteur en scène, ou ce qu'il représente, ont bien tort de ne pas tirer la vraie leçon de l'annulation : car qui de mieux que Krystian Lupa pour nous informer sur la *difficulté de l'utopie* ? À mieux y regarder, les arguments progressistes hissés face aux méthodes de Lupa et de sa bande d'adeptes sont bien plus naïfs qu'ils n'y paraissent ; parfois même, ils sont les fourbes héritiers du néolibéralisme, celui-là même qui a dissous les rêves d'enfant du metteur en scène. Il y aurait beaucoup à dire, mais difficile d'ignorer d'abord que, depuis les années 1960, les attaques vis-à-vis des groupements artistiques à la marge profitent surtout aux conservateurs néolibéraux qui, les émettant eux-mêmes pour bonne part, se réjouissent de réduire au silence, entre deux charlatans, les vrais meneurs des mouvements altermondialistes et internationalistes ; si bien que la catégorisation en secte s'est parfois étendue à toute tentative d'échapper à l'aplanissement des consciences opéré par l'ordre économique en marche. Ensuite, il semble que l'injonction au consensus collectif au détriment de l'individu soit devenue le prête-nom d'une destitution en règle des derniers « maîtres anciens », voire de la notion de maître elle-même qu'il reste, sous prétexte de progrès social, incapable d'imaginer autrement que comme un simple rapport de domination. Peut-être qu'en ce sens la remise en question de la « méthode Lupa » est aussi un prétexte pour une récupération consumériste de la notion de collectif, qui a tout intérêt à étouffer la moindre conception interpersonnelle voire spirituelle de la cognition.

“

Romantique à la poursuite d'un rêve déchu

En attendant de creuser plus profond le sillon historique, il vaut mieux voir l'annulation des « Émigrants » pour ce qu'elle est structurellement parlant, c'est-à-dire le fruit de différences idéologiques : d'un côté, les enfants d'une utopie ratée, héritiers et victimes des expériences limites des années 1960 ; de l'autre, ceux d'un ordre institutionnel, pour qui les gourous et autres hurluberlus font figure de parasites de l'ancien temps. Surprise, ni l'un ni l'autre ne sont des anges, et les plus avant-gardistes ne sont pas toujours ceux qu'on croit : les visages changent, mais l'histoire se rejoue. C'est pourquoi dans cette sombre affaire, il ne faut surtout pas positionner les techniciens face aux artistes – le système gagne toujours en liguant les travailleurs les uns contre les autres –, mais bel et bien affirmer que l'annulation provient d'une incompatibilité politique dépassant de loin Krystian Lupa et les techniciens, la Comédie de Genève et le Festival d'Avignon, qui n'en sont eux-mêmes que les symptômes. Une chose est sûre : blâmer Lupa témoigne d'une vaste incompréhension de l'identité du metteur en scène, dont l'inactualité fait tout l'intérêt ; quant à blâmer les techniciens, cela revient à ignorer la violence structurelle dont ils sont les premiers à souffrir. En tout cas, on aura compris que dans les conditions socio-économiques du monde théâtral, Lupa risque de plus en plus d'ébranler les instances qui « folklorisent » sa méthode : c'est pourquoi, au tour de passe-passe cynique du Festival d'Avignon, on préférera toujours les inadaptes qui scandalisent la bienséance de l'époque.



festival de danse PLEIN PHARE IN

21 novembre >>> 3 décembre 2023

Le festival PLEIN PHARE IN revient en novembre 2023 pour une édition festive, éclectique et fédératrice. Rendez-vous au Havre et sur le territoire normand !

Fouad Boussouf - CCN du Havre Normandie
Marco da Silva Ferreira
Cie Filipe Lourenço / Plan-K
Yuval Pick - CCN de Rillieux-la-Pape
Johana Malédon / Cie Mâle
Margot Dorléans / Cie Du vivant sous les plis
Cie Balkis Moutashar,
Cie Tournicotti,
Le cocon / La Fine compagnie
et bien d'autres à venir...

Création → 29 + 30 septembre 2023
Toboggan à Décines (69)
in La Biennale de la danse de Lyon

+ 26 dates de tournée en 2023 → 2024

« Dans le prolongement de Nâss (Les Gens), Fouad Boussouf met en relation la puissance d'un collectif cette fois 100% féminin, et la force originelle d'un élément naturel qui, de tous temps, a permis à l'humanité de se rassembler. »
— Isabelle Calabre

CRÉATION
FÊTU de Fouad Boussouf
FESTIVAL

LE PHARE
CENTRE CHORÉGRAPHIQUE NATIONAL DU HAVRE NORMANDIE
direction Fouad Boussouf



THÉÂTRE DES CARMES
ANDRÉ BENEDETTO
Du 7 au 26 juillet - Avignon 2023

9h50 du 7 au 26
Le village de l'allemand
Bovalem Sansal
Compagnie les Asphodèles

13h45 du 7 au 26
Cendres sur les mains
Laurent Gaudé
Compagnie le Théâtre de Demain

15h30 du 21 au 25
On fabrique, on vend, on se paie
Anouk Darne-Tanguille
Le Bain Collectif

19h25 du 7 au 26
Après coup
Tadrina Hocking et Sandra Colombo
Compagnie les Pies menteurs

11h50 du 7 au 26
Grand Pays
Faustine Nogués
Collectif le Bleu d'Armand

15h30 du 9 au 19
Le Malade imaginé
Philippe Car d'après Molière
L'Agence de Voyages Imaginaires

17h50 du 7 au 26
Eurydice aux enfers
Gwendoline Destremau
Compagnie de L'eau qui dort

21h30 du 7 au 26
La Saga de Molière
Johana Giacardi
Compagnie Les Estivants

Journées de relâche 13 et 20 juillet
Lectures / débat et rencontre / spectacle
• Des lectures : Nefertiti d'André Benedetto, Jeanne de Yan Allegret et Ukrainiennes d'Oksana Zhuravel - Ohorodnyk et Hugo Valat
• Un spectacle de la compagnie les Insolit'R : Notre besoin de consolation est impossible à rassasier
• Une rencontre avec la Ligue des Droits de l'Homme

18h30 Cloître du Palais des Papes
Souffle d'Avignon - Lectures
15/7 - Chevaleresse
de et par Nolwenn le Doth
19/7 - Ouvrir son cri
de et par la compagnie Courir à la Catastrophe

AVIGNON 2023

SÉLECTIONS FICTIVES

— par Valentine Fromager —

Personnalités amoureuses du OFF, artistes habitué.e.s ou actuel.le.s du festival IN, autant de défricheur.se.s qui vous aideront peut-être à vous repérer dans la jungle avignonnaise. Arbitraires ou mûrement réfléchies, ces sélections fictives ne valent pas moins que d'autres. Car ici, au moins, pas de synthèse racoleuse des têtes d'affiche, pas de lauriers à Jean-Philippe Daguerre, pas de fléchage du marathon Mesguich-père-fils. D'obscurs désirs émergent sur cette page, qui auront moins vocation à vous conseiller qu'à réveiller les vôtres.

OLIVIER PY

« Je serai en repérage pour la future saison du Châtelet. Voyez que je ne boude pas le OFF ! »

L'opéra de Cornichon Ville (Pôle Culturel Jean Ferrat)
Sten et Chardon (L'Arrache-cœur)
Flutte - Concert à gauche après le feu (La Rotonde)
Les muziko-thérapeutes (La Comédie du Forum)
La Chorale inclusive de Zicomatic (La Comédie d'Avignon)

CHANTAL GOYA

« Les beaux messieurs font comme ça, et puis encore comme ça... »

Le Loup en slip (La Luna)
Les parents viennent de mars, les enfants du McDo (Le Paris)
La Belle au bois dormant d'un œil (Présence Pasteur)
P'tits maux d'mômes (L'Arrache-cœur)

MILO RAU

« Le réel, rien que le réel »

Tempête à l'Hypermarket (Pixel)
Le drame, c'est pas le maillot, c'est la claquette (L'Albatros)
J'ai un vieux dans mon sac si tu veux je te le prête (11 • Avignon)
Les deux moches du fond (Théâtre de la Carreterie)
Vivre heureux dans un pull qui gratte (L'Arrache-cœur)

LAURENT WAUQUIEZ

« Le théâtre que nous rêvons pour la région Rhône-Alpes »

Tu ne seras jamais comédien mon fils (Espace Alya)
Le Pestetacle (Le Palais du rire)
J'ai raté ma vie de tapin en voulant faire l'acteur (La Luna)
Erreur de casting (La Comédie Forum)
Artiste de complément (Théâtre du Centre)

ROBIN RENUCCI

« Aller vers l'inconnu : toujours ma devise quand je vais dans le OFF »

Le Misanthrope (Théâtre des Lucioles)
Le Cid (Les 3 raisins)
L'Avare (Théâtre Notre-Dame)
L'Avare (Théâtre de l'Ouille)

VIRGINIE DESPENTES

« En 2018, je disais que "questionner la virilité à Avignon, c'était martien". Aujourd'hui, même le OFF est révolutionnaire ! »

Marche salope (Théâtre des Doms)
Ras le cupidon (Théâtre de l'Observance)
Rien sans mâle (Chapelle des Antonins)
Une merveilleuse histoire de sexe dégueulasse (La Reine Blanche)
Je t'aime mais casse-toi (Al Andalus)

PHILIPPE QUESNE

« Cosmos et paysages, what else ? »

Le voyage du magicien galactique (Al Andalus)
Goutte au nez et l'arbre sacré (Palais du rire)
L'hirondelle et le hérisson, une comédie romantique écolo (La Scierie)
Ça sent l'eucalyptus (La Luna)
Mille secrets de poussin (Présence Pasteur)

CLAUDE RÉGY

« ... »

La chamane endormie (L'Observance)
Bien au-dessus du silence (La Luna)
J'aurais préféré que nous fassions obscurité ensemble (L'Adresse)
Francky Phose : bienvenue dans mon monde (Paradise République)

ANGÉLICA LIDDELL

« C'est les vacances ! Je vais aller cette année vers plus de rondeur, de douceur »

Je serai toujours là pour te tuer (Espace Alya)
Sache qui tuer (Espace Alya)
Les délicieusement scandaleuses. Chapitre 1 : révélations (Théâtre Le Cabestan)
Une vampire au soleil (La Manufacture)
Moi, Antonin Artaud, j'ai donc à dire à la société qu'elle est une pute, et une pute salement armée (Espace Saint Martial)

PASCAL RAMBERT

« Les épigones de "Clôture de l'amour" m'intriguent toujours beaucoup »

Amor à mort (L'Arrache-cœur)
Âme-mour (L'Observance)
Délire à deux... à tant qu'on veut (L'Adresse)
Mariés sur le tarmac (Pixel)
Chéri je t'ai trompé - et c'est pas ça le pire... (Paradise République)
Il faudra que tu m'aimes le jour où j'aimerai pour la première fois sans toi (L'Entrepôt)

JULIEN GOSSELIN

« De la bonne came littéraire, du gros son, et un soupçon d'extinction... »

De La Fontaine à Booba (Atypik Théâtre)
Rave 1995 : l'expérience interdite d'une génération qui voulait vivre à 150 BPM (Kabarouf Barthelasse)
La Nuit Bleue (Le Délirium)
The end is nigh ! (Occitanie fait son cirque)
Basketballman can fly (The Garage international)

HÉLÈNE DAROZE

« À Avignon, je range le tablier et j'ouvre grand les mirettes »

Harissa : histoires piquantes de Tunisie (La Carreterie)
Ceci n'est pas une saucisse (Pixel)
La reine des patates (Le Totem)
Camembert (Le Castelet)

CAROLINE GUIELA NGUYEN

« Vivement les karaokés du Délirium »

La pleurante des rues de Prague (Théâtre des Vents)
Un cœur serré, incarcéré (La Luna)
Léo le petit robot et la maison des émotions (Confidentiel Théâtre)
Fraternisons ! (La Chapelle de l'Oratoire)
Aimer, c'est ce qu'il y a de plus... con ! (Paradise République)

DIRECTION JULIEN GELAS



SCÈNE D'AVIGNON

Texte et mise en scène Diastème

JE NE SUIS PAS MON ONCLE !
JE NE SUIS PAS LE III^e REICH !



GELI

Avec Frédéric Andrau - Aliénor de la Gorce
Lumières Stéphane Baquet Musique Mathieu Morelle
Production Mine de prod

Un auteur ayant perdu sa femme se rend à Munich pour écrire une pièce sur Angela Maria Raubal, la nièce d'Hitler.

En 1931, celle qu'on surnommait GELI est retrouvée à 23 ans, une balle dans la poitrine, dans le bureau de son oncle.

Fasciné par ce personnage central et pourtant inconnu de l'Histoire, il finit par la rencontrer et tente de résoudre avec elle le mystère de sa mort.

Retour au Théâtre du Chêne Noir pour Diastème après **LES JUSTES, L'AMOUR DE L'ART** et **FILLE/MÈRE**.
GELI est la 8^e pièce de l'auteur de **LA NUIT DU THERMOMÈTRE**, **107 ANS**, **LA TOUR DE PISE**, **LA PAIX DANS LE MONDE**.
Il est le réalisateur des films **LE BRUIT DES GENS AUTOUR**, **UN FRANÇAIS**, **JUILLET AOÛT** et **LE MONDE D'HIER**.

DU 7 AU 29 JUILLET À 12H00

RELÂCHES LES LUNDIS

THÉÂTRE DU CHÊNE NOIR 8 bis, rue Sainte-Catherine 84000 AVIGNON
04 90 86 74 87 / www.chenenoir.fr / professionnels : geli@minedeprod.com



INFORMATIONS

RÉSERVATIONS

TRIBUNE

SE PARLER PLUTÔT QUE S'ENTRETEUER – LE CENTRE DES ARTS DE LA PAROLE

— par *Gérald Garutti* —

Nous vivons dans un monde de bruit et de fureur. Un monde de rumeurs, de buzz, de *bashings* et de *clashes*. Jamais l'humanité n'a autant pris la parole. Tout le monde s'exprime. Mais est-ce qu'on s'écoute ? Il faut voir comme on se parle : de plus en plus mal. La parole est souvent vide de sens et pleine de violence. Elle est dégradée. On l'éprouve chaque jour, dans la rue, à l'école, au travail, dans les médias, sur les réseaux sociaux. On confond dialoguer et dégommer. On parle de plus en plus, on se parle de moins en moins. L'autre n'existe plus. On ne s'écoute plus. On se balance des choses. On réduit la parole à l'éloquence, l'éloquence à la performance, la performance à l'impact – une conception balistique de la parole. À preuve, la prise de parole en public – que je nomme, moi, la prise de public en paroles. L'autre est cible à atteindre, matière à captiver – pur objet. Si l'autre n'existe pas, alors tout est permis. Voici venu le règne du verbe irresponsable. Il faut en finir avec l'absence d'écoute et la culture de l'humiliation. Avec la perte d'attention et la ruine de la relation. Avec le narcissisme 2.0 et le fanatisme de l'identique. Avec le repli sur soi et l'ultra média solitude. Avec la tyrannie de la distraction et l'asservissement à la connexion – au détriment du lien. Voilà pourquoi j'ai lancé le Centre des Arts de la Parole. Afin de se parler plutôt que de s'entreteuer – se parler pour se relier. Pour former, informer, transformer. Rassembler, rayonner. Pour fédérer. Et grandir ensemble. Le CAP porte un humanisme de la parole. Pour (ré)apprendre à parler juste. Il vise à revaloriser la parole afin de recréer du lien. Refaire société. Réparer la démocratie. En surmontant la violence. En maîtrisant sa parole. En s'écoutant. En ce sens, le CAP propose l'art comme solution vitale à une crise cruciale. Première instance dédiée aux arts de la parole, il les conçoit comme des arts de construction collective. Il définit comme les sept arts de la parole le théâtre, le récit et la poésie (arts de la création), l'éloquence et la conférence (arts de la transmission), le dialogue et le débat (arts de l'interaction). Le CAP réunit ainsi des arts essentiels de l'oralité jusqu'ici

dissociés. Il les conjoint en un ensemble organique. La parole s'invente avec la poésie, se construit avec le récit, s'incarne avec le théâtre, s'opère avec l'éloquence, se transmet avec la conférence, s'échange avec le dialogue, se confronte avec le débat. De fait, la parole vit de l'art et dépérit par incurie – dans sa version dégradée le récit dégenère en storytelling, la poésie en slogan, le théâtre en spectaculaire, l'éloquence en punchline, la conférence en novlangue, le dialogue en pilonnage, le débat en clash. Ces sept arts, le Centre les promeut comme les sept piliers de la parole, ceux qui la fondent dans tout son sens et toute sa puissance. De leur pratique peut naître une parole juste, sensée, incarnée, reliée, responsable. Apprendre à les maîtriser, c'est œuvrer à réaliser son humanité dans sa transversalité. Pour incarner ces diverses dimensions de la parole, j'ai doté le Centre des Arts de la Parole d'un conseil réunissant 21 personnalités du monde de l'art, de la culture et de l'éducation – de Cynthia Fleury à Sofiane Zermani, Jean-Pierre Siméon, Odile Sankara, Jacques Martial, Karol Beffa, Éliette Abécassis, Kouam Tawa, Laurence Engel, Hind Meddeb, Anne-Sylvie Bameule, Hakim Bah... Créé en 2022 à Aubervilliers, au-delà d'un lieu le CAP est un mouvement. Artistique et citoyen, francophone et multilingue, à vocation nationale et internationale, il intervient dans tous les espaces et vise à fédérer toutes les bonnes volontés : citoyennes et citoyens, collectivités, institutions, entreprises, associations. À leur intention il développe des programmes d'actions : des créations, des publications, des formations. Pour comprendre, sensibiliser, transformer. Quintessence de ces enjeux, en 2024 le Centre des Arts de la Parole créera les États généraux de la parole. Il invite ainsi tous les publics à participer à la démarche qu'il déploie sur tous les territoires afin de valoriser la parole ensemble.

*Gérald Garutti est metteur en scène, écrivain et dramaturge.**Il est le fondateur et directeur du Centre des Arts de la Parole et l'auteur de « Il faut voir comme on se parle. Manifeste pour les arts de la parole » (éditions Actes Sud, 2023).*« *Écrire sa vie* » de Pauline Bayle, Cloître des Carmes jusqu'au 16/07 à 22h © Simon Gosselin

L'HUMEUR

« On ne chie pas pareil avant et après un spectacle. »

(Le roi de Naples dans « Il Boemo » de Petr Vaclav)

LE CHIFFRE

O

C'est le nombre de stands de gastronomie indienne au Mahabharata.

L'AGENDA IN

LE SONGE

MISE EN SCÈNE GWENAËL MORIN

« Le Songe, c'est l'histoire d'Héliéna qui aime Démétrius qui aime Hermia qui aime et est aimé de Lysandre. Un amour si puissant qu'il en devient surnaturel. Une ode au désir et à ses conséquences ! »

Du 8 au 24 juillet, Jardin de la rue Mons

THE ROMEO

CHORÉGRAPHIE TRAJAL HARRELL

« La figure du jeune amoureux dans la Cour d'honneur pour rassembler ce que chacun a en mémoire et déjouer cet archétype. Une danse qui rassemble autant qu'elle libère. »

Du 17 au 23 juillet, Cour d'honneur

QUE MA JOIE DEMEURE

MISE EN SCÈNE CLARA HÉDOUIN

« Un spectacle qui donne corps au célèbre roman de Jean Giono, une traversée dans la nature à expérimenter, alternant le jeu et la marche. »

Du 17 au 24 juillet, déambulatoire

CARTE NOIRE NOMMÉE DÉSIR

MISE EN SCÈNE REBECCA CHAILLON

« À la frontière du fantastique et du cabaret, un spectacle-chaos écrit pour huit artistes noirs. Un féroce brûlot qui dynamite nos repères dominants et laisse la place à une expression joyeuse et militante. »

Du 20 au 25 juillet, Gymnase du lycée Aubanel

REPORTAGE TAIWAN WEEK

LE « SOFT POWER » EN ACTE

— par *Matthieu Mével* —

Tous les deux ans, la Taiwan Week réunit à Taipei des programmateurs internationaux et des directeurs de festivals du monde entier pour découvrir, pendant une semaine, le meilleur de la création taïwanaise (19 spectacles et showcases pour cette édition 2023) et rencontrer les équipes artistiques insulaires. Alors que, depuis la France, les proches s'inquiétaient de l'encerclement de l'île par la Chine, nos hôtes, d'une hospitalité légendaire et d'une redoutable efficacité, restaient très calmes, habitués aux manœuvres, nous assurant que depuis quarante ans leur territoire est convoité par leur voisin. Et c'est par la culture que cette petite île, riche de technologies et de

traditions, entend résister à l'invasisseur. On parle beaucoup de « soft power » concernant la diplomatie culturelle, mais rare est de le voir en acte comme à Taïwan. Ici, les artistes contemporains abordent tous les sujets. Tout ce qui peut les distinguer culturellement des interdictions chinoises est mis en avant dans le programme de ces journées professionnelles. L'objectif est clair : créer une plateforme artistique ouverte sur le monde et nouer des liens d'accueil et de coproduction entre l'Asie et l'Occident. Hsin-Yuan Shih, directrice artistique du National Theater and Concert Hall qui accueille ce temps fort, précise qu'elle connaît mieux la scène européenne que la scène asiatique et pose ainsi la question de la circulation

des œuvres. Que Taïwan puisse être à l'origine de tous les liens que chacun essaie de tisser ici, de Bangkok à Séoul, de Paris à Singapour ou de Hong Kong à Adélaïde, justifie pour elle cette biennale. Du théâtre, de la marionnette, du cirque, de la danse mais aussi des créations immersives, du plus classique au plus technologique, tous les ressorts du spectacle vivant sont à l'œuvre pour entrer en relation avec les publics d'Europe, certes, mais aussi d'Asie qui souvent ne connaissent que très peu les artistes voisins. À l'issue de cette semaine, gageons que nombre des belles découvertes scéniques se retrouvent très bientôt dans les théâtres français.

Du 9 au 15 avril 2023

CRITIQUES

DREAMS AND SHADOWS
RIVERBED THEATRE ET
FORMOSA CIRCUS ART

Dans le majestueux théâtre national (NTCH) de 1 400 places, après deux ans de restrictions et de confinements (beaucoup de Taïwanais sont encore masqués), les portes des théâtres sont enfin rouvertes. Pour ce premier spectacle de la Taiwan Week 2023, « Dreams and Shadows », le rêve est à l'honneur. « Les rêves sont souvent les plus profonds quand ils semblent les plus fous. » C'est en suivant cette intention de Freud que deux compagnies, Riverbed Theatre et Formosa Circus Art (FOCA), ont travaillé sur un spectacle à la frontière des arts visuels et du cirque. Esthétique léchée, sombre, aérienne, un peu froide, c'est une succession de tableaux oniriques, poétiques, élégants, mais l'ensemble manque malheureusement de la folie des rêves. La perfection technique des mouvements est indéniable, mais on attend en vain les émotions qui nous effleurent avec les performances physiques des circassiens.

*Matthieu Mével*GAZING, IN THE MIST
CHOU TUNG-YEN

Chou Tung-Yen et le *Very Theatre*, dont l'objet de recherche est d'inventer artistiquement de nouvelles façons de voir via des expérimentations immersives, nous emmènent littéralement dans un sauna gay. « Gazing, In the Mist » est une proposition osée, mélange de scènes pornographiques crues et de déambulation d'acteurs en chair et en os, que l'on voit apparaître tels des fantômes ou des fantasmes à travers nos lunettes VR. Au-delà des partouzes et autres sodomies qui s'exposent dans notre champ de vision, les regards droits dans nos yeux de ces hommes en train de se masturber provoquent malaise et incompréhension : pourquoi imposer aux spectateurs un lien si direct avec la pulsion sexuelle d'un autre, une pulsion sexuelle qui ne nous concerne pas et que l'on ne peut éviter ? Romeo Castellucci a parlé de la « *curvatura dello sguardo* » (la courbure du regard) quand le spectateur regarde la scène qui cherche à réveiller son propre regard. Le *theatron* est étymologiquement le lieu d'où l'on voit. La proposition immersive s'arrête malheureusement à une sorte de voyeurisme provocant qui manque d'une clairvoyance dramaturgique. En somme, une immersion visuelle sans regard.

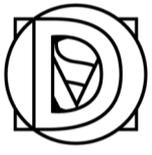
*Matthieu Mével*MAN OF THE THEATRE
HUANG YU-CHING

Alors que le mouvement MeToo commémore ses cinq ans, la libération de la parole des femmes ne répond pas au même timing partout. Ainsi, à Taïwan, le premier spectacle s'emparant de cette question vient d'être mis en scène en 2023 après deux ans de réflexion et d'écoute. Dans une société qui reste très sensible au poids de la honte dans les sphères sociales, raconter un traumatisme est un acte politique inouï tant se revendiquer comme victime, a fortiori en étant une femme, relève de l'inédit. Huang Yu-Ching, jeune metteuse en scène en résidence au NTCH, a pris le temps de recueillir des témoignages auprès des abonnés du théâtre. Ces expériences sont le socle du spectacle mais n'en font pas pour autant une pièce documentaire. L'intrigue se joue en deux parties, sur deux époques. Dans la première, nous assistons à des séances de répétitions sous les yeux du metteur en scène tout puissant. La manipulation des émotions des actrices, la domination symbolique et physique font de cet homme un bourreau qui abuse de plusieurs femmes de la distribution. C'est « La Mouette » de Tchekhov qui sert de base narrative et d'appui aux drames en cours. La folie de Nina, sa passion interdite pour l'écrivain Trigorine et son amour-haine du théâtre se mêlent habilement aux liens vicieux qui se tissent avec le metteur en scène, certes un peu caricatural. Dans un deuxième temps, nous retrouvons deux des actrices quelques années plus tard. L'une a créé un groupe de parole pour les femmes victimes de traumatismes sexuels sans pour autant assumer son histoire. La mise en scène déploie habilement les sentiments complexes qu'elle développe à l'égard de son violeur et montre en même temps une voie de reconstruction possible. Ce théâtre-là, même s'il se montre parfois un peu réducteur dans la construction des personnages, prouve l'efficacité de la parole et donc du théâtre dans le processus de réparation des corps et des âmes. Porté au plateau par une belle galerie d'actrices, le propos résonne fortement dans l'audience taïwanaise et offre un point de départ à une parole libérée et entendue.

*Marie Sorbier*STONE
WATAN WUMA, TSENG CHI-MING
ET YUAN HSIANG-CHIANG

Dans le Guling Street Avant-garde Theater, une ancienne station de police, trois générations de performeurs se succèdent sur une scène banale, Watan Wuma, Tseng Chi-Ming et Yuan Hsiang-Chiang, comme si chaque performance devait s'emboîter dans la précédente, et dessinait un parcours négatif, violent et désespéré. À la fin de la dernière performance, le plateau est un champ de bataille sale, laid et ruiné. Wuma, âgé et nu, s'exerce, tel un vieux gymnaste, autour d'une table, avant qu'un parpaing ne vienne la fendre en deux. Chi-Ming, le second performeur, recouvre la scène de glace, avant de s'enfermer nu, dans un geste éprouvant à regarder, dans un sac plastique plein de glaçons. Quand le dernier des trois, Hsiang-Chiang, vient installer calmement les éléments de sa performance, de l'eau, de la terre, des feuilles, des plantations de riz et des pièces de monnaie, tout est déjà sale, laid et abîmé. La table est en morceaux, ses vêtements sont pleins de boue (il s'est à trois reprises versé un saut de boue sur la tête), il a perdu ses lunettes qui gisent par terre. Les parois du théâtre sont couvertes de taches, c'est un paysage de désolation. Beckett avait écrit : « Ça y est, j'ai fait l'image », et la dernière image est saisissante. Dans ce paysage saccagé par l'homme (l'homme pauvre des rizières diront certains dans une analyse politique), le performeur s'enfoncé dans la bouche un plant de riz, se recouvre la tête de sa chemise boueuse qui dégoûline, puis s'attache cette chemise au visage avec une pelote rouge. Pantalon dégueulasse, torse nu, grosse tête ficelée et monstrueuse, on l'entend gémir. Si la performance rappelle le *body art* des années 1970, elle nous raconte d'une façon bouleversante combien l'homme abîme la nature qui l'a fait naître, et comment il est devenu le prédateur désespéré qui détruit tout, le suicide de lui-même. Le public quitte doucement la salle, tandis que deux femmes s'approchent de Yuan Hsiang-Chiang pour l'aider à retirer les bandelettes rouges qui l'étouffent, la représentation est finie, il semble pleurer encore. Une performance négative, violente et bouleversante.

Matthieu Mével



LES DOMS

06 → 27 JUILLET
FESTIVAL OFF 2023

WWW.LESDOMS.EU

04 90 14 07 99



FEDERATION
WALLONIE-BRUXELLES



Wallonie - Bruxelles
International.be

Ed. resp.: Alain Colfno Gomez // Licenses: LR-21-13796 / LR-21-14315 / LR-21-14316 ©Marie Combet @ulizer